

Aristophane et l'intrépide

Il y a quelque deux mille cinq cents ans, sous ce même ciel qui aujourd'hui voit son pays vendu à la découpe, un poète grec truculent et irrévérencieux attendait anxieusement de découvrir l'accueil réservé à ses « Oiseaux » : Aristophane, né dans un siècle à la fois brillant et belliqueux.

par Agathe Mélinand



Aristophane l'intrépide

play



Hugh Bulley. – « Trygaeus Returning to Athens With Peace and Her Attendants (Trygaeus retourne à Athènes avec la Paix et ses préposés) », illustration de « La Paix » d'Aristophane, 1985

Bridgeman Images



ôt, un matin de la fin mars

414 avant notre ère, Aristophane,
adossé à une porte des Propylées,
devine le théâtre de Dionysos en bas.

Les nuées secouent sur lui leur
brouillard ; les frênes et les arbousiers
s'agitent, *tio tio tio tio tio tio tiotix*,
quelques oiseaux filent. *Brekekekex*
coaxcoax, psalmodie une grenouille
égarée. En ce printemps pluvieux des

Grandes Dionysies, célébration,
plusieurs jours durant, du dieu du
théâtre, des mystères et du vin, on
attend « *une foule nombreuse*

*d'hommes, dont les dix mille
intelligences sont plus ambitieuses que
celle de Cléophon (1), de qui les lèvres
bavardes émettent un son strident,
comme l'hirondelle de Thrace (2)*
». Chants, danses, sacrifices, ivresses et
compétition dramatique... Tout à
l'heure, *Les Oiseaux* d'Aristophane
vont concourir.

Depuis six mois, le producteur-mécène
— le chorège — a été désigné ; depuis
six mois, les vingt-quatre choreutes
amateurs et les trois acteurs répètent.
Les esclaves ont monté les gradins en
bois, le jury a été tiré au sort parmi les
citoyens, les masques en cire sont
prêts, les *phallos* postiches en cuir
brillent, le musicien prélude : « *Muse,
écoute, je lance mes chants joyeux (3) !*

»

Aristophane a 31 ans.

On ne sait rien de lui, de sa vie. Était-il
natif de Rhodes ou de la belliqueuse

Égine, où il aura une maison ? Peu importe, il était citoyen athénien. On sait qu'il fut marié, qu'il eut des enfants et que le dernier fut le metteur en scène des œuvres de son père. On sait aussi qu'il était chauve, puisque c'est lui qui l'écrit. Homère se présentait aveugle dans l'*Odyssée* ; Aristophane, en écho, dans *La Paix*, parle de sa calvitie. « *Donne au chauve ! Ne refuse rien au plus noble des poètes !* » Dans *Le Banquet*, Platon le fait parler d'amour et du troisième sexe, un buste le représente peut-être... Mais il nous reste les pièces, onze comédies sur quarante-quatre. C'est peu, c'est énorme. Cela dessine un magicien.

Aristophane est né vers 445 avant notre ère, en plein cœur de ce qu'on appellera le siècle de Périclès, associé à la construction du Parthénon définitif et à une effervescence intellectuelle et artistique unique : Euripide, Socrate, Platon... Mais le quotidien de son Athènes, c'est la guerre. Celle du

Péloponnèse oppose Athènes et Sparte et durera vingt-sept ans. « *J'avais une vie de paysan si douce (4) !* »... Devant l'avancée des Spartiates, Périclès demande aux habitants des campagnes de se réfugier dans les murs de la cité. Un navire égyptien apporte la peste, un tiers des Athéniens en meurt. Le successeur de Périclès, le belliqueux Cléon, veut furieusement continuer la guerre. Il mourra au combat. C'est la paix de Nicias, provisoire mais tant désirée.

Aristophane écrit ses deux premières pièces à 18 ans. Il ne les signe pas, mais elles lui causent des ennuis. « *Je sais ce que j'ai eu à souffrir de Cléon pour ma comédie. Il m'a traîné devant le Conseil, me criblant de calomnies (5)* »... Avec la violence qu'on va lui connaître, Aristophane réclamait la paix. « *Si on décide quelque expédition insensée, nous toussons, nous pleurons (6).* » La guerre s'éternise, il écrit *Les Acharniens*. « *Que Cléon dresse ses*

machines, j'aurai pour alliées la probité et la justice. Jamais on ne me prendra à être, comme lui, un fléau et un cul maudit. » Un an plus tard, dans *Les Cavaliers*, il jouera lui-même le démagogue tout barbouillé de rouge. « *Agitateur brouillon, tu as rempli toute la cité de désordre, tu as assourdi notre Athènes de tes cris... Je te couvrirai de merde si tu parles... »* Aristophane l'intrépide a « *le courage d'affronter et le typhon et la tempête* ». Un marchand de saucisses remplacera, dans sa pièce, le démagogue détesté. « *Mais je suis de la dernière canaille !* », proteste le charcutier. « *Justement, l'oracle l'a dit, tu vas être le plus grand des hommes.* »

En 421, « *quel bonheur, de laisser là le casque, le fromage et les oignons (Z) !* » . C'est enfin la paix. Celle pour laquelle les femmes de *Lysistrata* ont fait la grève du sexe. Nicias la signe, Aristophane l'écrit. Son héros, vigneron juché sur un bousier puant, traverse les

nuages, monte au palais de Zeus pour en ramener la Paix. Mais « *les dieux ont déménagé tout en haut de la calotte du ciel* ». Quant à la Paix, c'est dans une grotte que le Vacarme et la Guerre l'ont murée. « *Quand ils eurent chassé le nuage ennemi de la Guerre, ils embrassèrent la Paix et lui offrirent un sacrifice.* » Le vigneron retournera dans le calme de sa campagne, comme au bon vieux temps, « *regarder grossir la figue et quand elle est mûre la manger. Heures aimées !* ». Les fabricants de casques et autres marchands de cuirasses sont ruinés ; les filles, en tunique légère, sont lavées et épilées.

Entouré d'un chœur de charbonniers, de grenouilles, cavaliers, oiseaux, nuées, Aristophane parle par la voix du coryphée. Il pose son masque et apostrophe, réclame, invective, invoque. Dans une catharsis vengeresse, le peuple, comblé, hurle. Stratèges, poètes, dieux, architectes,

philosophes... pulvérisons-les !
Aristophane, qui pense aussi au
premier prix, flatte, polémique,
parodie, en fait trop, rigole. Il « invente
» la comédie. Avec son poids de
trivialités, d'allusions salaces et
politiques et... les chants les plus doux,
celui des oiseaux ou d'une succession
de nuages.

Mais... « *Je vous apporte des pièces
nouvelles qui ne se ressemblent pas*
(8). » Soudain, il va s'en prendre à
Socrate dans *Les Nuées*. Des
générations de lecteurs autorisés le
blâmeront, on lui reprochera la mort
du philosophe, vingt-quatre ans après.
Tant pis. Aristophane conspu la
pensée qui, selon lui, alanguit et ruine
la Grèce. Voici donc Socrate aux pieds
nus, bombardé professeur de
sophistique. Juché sur sa grue en bois,
la *mèchanè*, il marche « *dans les airs et
regarde le soleil* ». Il célèbre les nuées,
déesses nouvelles, inconnues du
Panthéon. Pour lui, Zeus n'existe pas. «

Et qui est-ce qui pleut ? », s'étonne un paysan. Si c'était Dieu, la pluie tomberait du ciel bleu, répond Socrate. Sur l'*orchestra*, où danse le chœur, le raisonnement juste vante la campagne, les anciens, la bonne éducation, tandis que le raisonnement injuste promeut les bains chauds, l'adultère et le culte du « *derrière élargi* ». Socrate devient corrupteur d'âmes en pays d'Absurdie. Ses disciples au teint jaune, quand ils ne méditent pas, violent leurs sœurs ou pètent en rafale, leurs culs nus dressés vers le soleil. Avec cette première « vraie » comédie philosophique, le poète n'obtiendra que le troisième et dernier prix et gagnera une réputation solide de vieux réactionnaire.

Ce que ne va pas contredire son obsession pour le tragique Euripide, ami de Socrate : « *Ô ! introducteur dans l'art d'hyménées incestueuses (9) ! Toi ! faiseur de mendiants, débitant des sottises...* » Une antipathie qui rappelle furieusement la querelle

vénitienne entre Carlo Gozzi et Carlo Goldoni, deux mille ans plus tard. Mêmes reproches, mêmes moyens. Une de ces bagarres de théâtre qui se traitent sur le plateau, devant un public hilare. Aristophane, qui connaît son Euripide par cœur, le met trois fois en scène et le parodie tout le temps. Dans *Les Acharniens*, il le balance dans la *mèchanè* distribuant les oripeaux misérables de ses personnages. Dans *Les Thesmophories*, l'auteur prétendument misogyne est poursuivi par des femmes en furie. Déguisé en vieille dame, il échappera de justesse aux étreintes furieuses d'un archer scythe gérontophile.

Et quand Dionysos, dans le coassement des *Grenouilles*, descend aux Enfers pour ramener le meilleur poète sur une Terre qui ne connaît plus que la médiocrité, un concours de vers va opposer Eschyle et Euripide. Le jeune poète se défend : « *Tout le monde parlait dans mes pièces, femme,*

esclave ou maître, jeune fille ou vieille !

» Le vindicatif Eschyle s'insurge : « *Ne méritais-tu pas la mort pour cette audace ? — Non ! Je faisais œuvre démocratique !* » C'est Eschyle qui gagne. Aristophane enfonce le clou : « *Il est bon de ne pas demeurer assis auprès de Socrate dédaignant la musique et méprisant les subtilités de l'art tragique...* » Il condamne Euripide pour réalisme, athéisme et philosophie.

Ce qui ne l'empêche pas d'imaginer, alors que la guerre reprend, une utopie aérienne et lustrale. Les deux héros des *Oiseaux* n'aiment plus du tout la vie de la cité. « *Tu devais de l'argent comme nous. Tu ne voulais pas le rendre, comme nous !* » Amendes, taxes, procès... « *Ils cherchent un endroit tranquille pour y passer tranquillement leur vie* » et ils ont une idée. Aidés par le roi Térée changé en huppe, ils vont exposer aux oiseaux du ciel un grand projet : la fondation d'une ville posée sur l'air, « *entourée de murs*

plus hauts que la cité de Babylone »,
qui subsistera grâce à un impôt-droit
de passage exigé des dieux, une cité où
les oiseaux seront rois. Confiants, ils
chantent : « *Si vous nous prenez pour
dieux, vous aurez, en nous, les muses
prophétiques des matins frais et des
hivers-étés tempérés... »*

Coucouverville-sur-Nuages est née. Les
oiseaux-maçons construisent ses murs
tandis que les pélicans jouent les
charpentiers. Mais voici les humains.
Les inspecteurs, diseurs d'oracles et
contrôleurs de décrets sont violemment
virés, le protagoniste va auditionner les
prétendants à une immigration
contrôlée. Le bureau des ailes est
ouvert ! Les dieux sont légèrement
enragés. Il faudra que l'Athénien
négocie bien pour réunir l'homme,
centre de tout, l'Olympe neigeuse et le
royaume des oiseaux.

Malgré la poésie envolée des chants
pastoraux, l'audace de la fable, le
comique immédiat de la situation,

Aristophane ne remporta pas le prix. Le jury lui préféra *Les Fêtards*, d'Amipsias, que la postérité n'a pas retenu. Le poète ne verra plus jamais jouer ses *Oiseaux*.

En 404, Athènes capitule devant Sparte. Aristophane, découragé, confie le pouvoir à *L'Assemblée des femmes*. Il invente quand même le mot grec le plus long : 171 lettres ! Dans sa dernière pièce, *Ploutos*, le dieu aveugle de la richesse retrouve la vue et ne comblera plus que les gens honnêtes. Aristophane meurt vers 60 ans.

Aujourd'hui, sous le ciel inchangé de la Grèce, dont on discute sans fin la restructuration de la dette, Athènes et Salonique exsangues exposent les corps de tous ceux qui dorment dans leurs rues. Dans les stades vides et jamais reconvertis des derniers Jeux olympiques, les herbes poussent et le béton craquelle. La « Grèce éternelle » se découpe et se vend. Plages, îles,

terres, sources. Quelqu'un propose de
vendre l'Acropole... On joue souvent
Aristophane, dont les mots résonnent.
On reprend la mise en scène mythique
des *Oiseaux* de Karolos Koun
(1908-1987) et de son Théâtre d'art,
celles d'Alexis Solomos (10) et de
Spyros Evangelatos, qui vient de
disparaître. Et partout, les éclairs de
ses mots, les éclats de son rire pour
toujours bouillonnant consolent,
inspirent et réveillent. Comme hier,
mieux qu'hier, adoubé par l'éternité, il
secoue, provoque et nous invoque.
*Alors, « soulevez pour lui des flots
d'applaudissements, faites bruire sur
onze avirons vos acclamations
glorieuses, afin que le poète s'en aille
pour toujours joyeux et le front
rayonnant (11) ».*

Agathe Mélinand

Metteuse en scène et
traductrice.

(1) Homme politique athénien.

(2) *Les Grenouilles*, dans la traduction canonique d'Eugène Talbot, Alphonse Lemerre, Paris, 1897.

Toutes les références renvoient à l'édition des *Œuvres complètes* dans cette traduction, sauf pour *Les Oiseaux*, traduction d'Agathe Mélinand, Les Solitaires intempestifs, Besançon, 2017.

(3) *Les Oiseaux*.

(4) *Les Nuées*.

(5) *Les Acharniens*.

(6) *Les Nuées*.

(7) *La Paix*.

(8) *Les Nuées*.

(9) Eschyle sur Euripide dans *Les Grenouilles*.

(10) Auteur d'*Aristophane vivant*, Hachette, Paris,
1972.

(11) *Les Cavaliers*.